

Lucien JERPHAGNON est né en 1921. Docteur en philosophie, il a écrit sur Pascal et Jankélévitch (*Le caractère de Pascal*, PUF, 1962, *Entrevoir et Vouloir - Vladimir Jankélévitch*, La Transparence, 2008) ainsi que quelques essais, mais il est surtout connu pour ses ouvrages sur la pensée antique, tels que *Julien, dit l'Apostat* (Seuil, 1986), *Saint Augustin, le pédagogue de Dieu* (Gallimard, 2002), et encore *Augustin et la sagesse* (DdB, 2006). On consultera avec profit son site : www.jerphagnon.com

Lucien JERPHAGNON

Aurelius Augustinus, d'une éternité à l'autre

ROMA AETERNA

Quand Aurelius Augustinus naquit un jour d'automne de 354 dans ce gros bourg de l'Afrique romaine qu'on nommait Thagaste, aujourd'hui Souk-Akras, il ne restait plus à l'empire romain d'Occident qu'une centaine d'années d'existence. Il y a pourtant gros à parier que Patricius, qui de nos jours serait conseiller municipal, et Monnica mère au foyer, avaient autre chose en tête que l'avenir de Rome. Au reste, qui en parlait dans ces campagnes où les seuls faits divers locaux circulaient de bouche à oreille? A moins qu'un voyageur de retour au pays, qu'un marchand de passage, n'ait apporté quelque nouvelle de lointaines contrées. Comme partout et toujours primaient les soucis du quotidien : le travail, le budget, l'avenir des enfants sur qui l'on comptait pour assurer ses vieux jours, si tant est que Dieu - ou les dieux - aient décidé qu'on en aurait. Qui songeait à l'empire, alors que Carthage, déjà, était à des heures de route? Alors, Rome, de l'autre côté de la mer...

Au fait, plutôt qu'à Rome, c'est à Milan que les gens du coin auraient songé. Cela faisait un demi-siècle que Rome n'était plus qu'une capitale honoraire, le conservatoire des gloires du

← Vue des ruines d'Hippone et de la cathédrale St Augustin à Annaba, Algérie.

passé. Si l'on gardait en tête le phantasme d'une Rome éternelle, ROMA AETERNA, c'était comme de nos jours ces slogans censés maintenir le moral.

PAX ROMANA

De fait, bien des choses s'étaient passées depuis les temps de Trajan, au II^e siècle, quand le monde romain s'étendait des Îles Britanniques jusqu'au Sahara et des côtes espagnoles jusqu'à la Mésopotamie. « Rome, de ce qui jadis était l'univers, tu as fait une cité ! », dit le Gaulois Rutilius Namatianus, un contemporain d'Augustin. Mais c'est le même qui regagnant ses terres dévastées par les barbares et découvrant depuis son bateau un champ de ruines, avait dû reconnaître que « les cités aussi peuvent mourir »¹. Il devançait ainsi Valéry avertissant son XX^e siècle que les civilisations sont mortelles.

1. Rutilius Namatianus, *De reditu suo*, v. 66 et 414.

Surveiller de façon continue pareille longueur de frontières était fatalement une gageure. En dépit de la largeur des fleuves, de la solidité des fortifications, de l'entraînement des garnisons locales, dès la fin du II^e siècle, c'en était fait de la *pax romana* tant vantée par Plutarque, Épictète, Aelius Aristide. Marc Aurèle, déjà, avait dû passer sur un cheval le plus clair de son temps avant que d'aller mourir quelque part sur le Danube en 180.

Bientôt, les frontières n'existeraient plus qu'en théorie. En effet, sur fond de marasme économique, de fiscalité confiscatoire, d'instabilité chronique du pouvoir impérial, de laisser-aller militaire et finalement de lassitude, le monde romain verrait s'enchaîner trois siècles durant coups de main sporadiques et opérations programmées de barbares mieux armés qu'on ne le pensait. Et depuis beau temps, il y avait la déferlante des migrants du nord et de l'est, un peuple poussant l'autre, vers un monde où il faisait meilleur vivre. Se succédaient des Césars défenseurs opiniâtres de l'hégémonie romaine - ces empereurs danubiens plus romains que les Romains -, et des Césars arrangeants, qui passaient des accords avec les envahisseurs, les intégrant même aux cadres des armées.

La vie d'Augustin allait s'inscrire dans la fin programmée de l'éternité romaine.

Certains, d'ailleurs, y feront merveille ; d'autres retourneront la situation, créant ici ou là un front de plus. Si à cela on ajoute une trentaine d'usurpations, on comprendra qu'au IV^e-V^e siècle, l'empire romain ne soit plus, comme le dit Paul Veyne, « qu'une citadelle assiégée par les Germains et les Perses »². Rares sont pourtant ceux qui font état de cette montée des périls : Libanios le rhéteur, Claudien le poète, Ammien Marcellin l'historien, Thémistios le philosophe, et l'auteur de l'*Histoire Auguste* avec ses six faux noms. Dès lors, qui en aurait causé dans la campagne du jeune Augustin, dont la vie allait s'inscrire tout entière dans la fin programmée de l'éternité romaine ?

2. Paul VEYNE, *L'Empire gréco-romain*, Seuil, 2005, p. 294.

« CHRONIQUE D'UNE MORT ANNONCÉE »

Les structures politiques séculaires n'avaient guère bougé en apparence depuis les temps augustéens. La fiction républicaine s'était maintenue, mais l'autorité du Sénat n'était plus que façon de parler. L'empereur s'était encore sacralisé, faisant figure de potentat, alors que l'influence de l'armée était prépondérante. L'Orient et l'Occident devant chacun faire face aux plus proches menaces, l'empire était bicéphale depuis 364, sans que la collaboration des deux Augustes fût pour autant efficace. La bureaucratie avait proliféré comme jamais, ainsi que les services de renseignement, dont la motivation n'est pas toujours évidente. Augustin fait mention d'au moins six de ces *agentes in rebus*, dont deux dans son entourage³.

3. Lucien JERPHAGNON, « Une curiosité : les *agentes in rebus* dans l'œuvre de saint Augustin », *Hommages à Carl Deroux, V*, col. Latomus, 279, Bruxelles, 2003, p. 165-169.

Le climat économique s'était encore détérioré, surtout pour les gens modestes, encore que Valentinien les ait mis en 368 sous la protection d'un *defensor plebis*. Augustin s'afflige de la disparité des niveaux de vie, s'indignant qu'un cheval vaille plus qu'un esclave et une perle qu'une servante. Il déplore dans cette reconduction du paupérisme une fatalité. Ainsi, voulant démontrer la fausseté de l'astrologie, il propose comme exemple ces deux gamins, un fils de famille et un fils de domestique, nés au même moment : ils avaient donc le même ciel. Pourtant, chacun des deux reproduira à l'identique le niveau social de ses parents⁴.

4. Augustin, *Conf.*, VII, 6, 8.

Cela étant, la vie continuait comme si de rien n'était : cirques et théâtres attirent autant de passionnés, et dans le même

temps, Salvien de Marseille enrage qu'en Aquitaine les lupanars refusent du monde, et qu'en dépit de trois pillages, les gens de Trêves n'aient en tête que la reprise des jeux⁵.

5. Salvien, *De gubernatione Dei*, VI, 15 et VII, 2.

Toutefois, le marasme ambiant ne semble pas avoir affecté les études. Les structures éducatives n'ont pas changé, et le parcours d'Augustin montre que les auteurs au programme sont pratiquement les mêmes qu'aux temps de Juvénal, de Martial, de Pétrone, de Quintilien, d'Horace, et même de Cicéron, puisque c'est la lecture de l'*Hortensius* qui a changé sa vie. Marius Victorinus, un autre Africain, a traduit nombre de textes grecs, Jérôme pratique même l'hébreu, et le savoir littéraire, historique, philosophique d'Augustin atteste que le système fait toujours ses preuves : trente-quatre philosophes grecs cités, et pas des plus connus. Les études supérieures demeurent aussi peu accessibles aux milieux modestes, et même à un jeune de classe moyenne, sauf à bénéficier comme Augustin des subventions d'un évergète local. Mais la haute culture reste efficace comme ascenseur social. Parti de rien, Augustin accèdera dès l'âge de trente ans au poste de *rhetor* officiel de l'empire à Milan, capitale de l'Occident. Tous les honneurs lui étaient promis - auxquels il aspirait, dit-il, goulûment - s'il ne s'était démis trois ans plus tard de ses fonctions, pour répondre à l'appel d'En-haut. Pour le christianisme, ce serait une chance.

LA RANÇON D'UNE VICTOIRE

Car sur ce plan, bien des choses avaient changé. Durant un millénaire, Rome et ses dieux n'avaient fait qu'un, Valère Maxime assurant que c'était à l'observance séculaire des rites qu'elle devait sa grandeur et sa sécurité⁶. Et c'est précisément pour avoir bravé le religieusement correct, récusé le test de civisme que constituait aux yeux des Romains le sacrifice aux dieux - fût-ce sans y croire - que les chrétiens avaient subi trois siècles durant des persécutions sporadiques. Avec Constantin, l'empire était passé au christianisme, qui avec ses successeurs était devenu religion d'État.

6. Valère Maxime, *Facta et dicta*, I, 1, 8.

« Mon royaume n'est pas de ce monde », avait dit Jésus. Pourtant, il se trouva des gens d'Église et des gens de pouvoir

pour rapprocher les deux royaumes au point d'en confondre pratiquement la gestion, chacun comptant, bien sûr, s'y voir reconnaître la primauté. Il y aurait là motif à des siècles de conflits. Pour le moment, le fait que l'Église et l'État aient partie liée avait créé un appel d'air, beaucoup voyant d'abord leur intérêt à rejoindre le christianisme : pour eux, les cieux avaient simplement changé de propriétaire. L'amertume d'Eusèbe de Césarée, de Jérôme, d'Augustin lui-même montre assez que cet afflux de « convertis de la dernière heure » n'élevait en rien le niveau spirituel, ni même moral, d'une communauté, souvent héroïque jusque là. Tenant son époque pour « toute souillée », Jérôme dit clairement ce qu'il en est : « Avec les empereurs chrétiens, les richesses de l'Église ont augmenté, mais ses vertus ont diminué »⁷.

7. Jérôme, *Malchus*, I. Voir Eusèbe, *Histoire eccl.*, VIII, 1, 8 ; Augustin, *Serm.*, XV, 6.

Il y avait plus grave. Disposant désormais de tout leur temps, les intellectuels chrétiens se prenaient à raffiner sur tel ou tel énoncé de la foi, y investissant toutes les ressources de la philosophie et de la philologie grecques. D'où ces courants prétendant chacun en détenir la vraie formulation. Les Ariens voyaient dans la Trinité une hiérarchie, et même après que le concile réuni à Nicée par Constantin en ait déclaré, égales les personnes. Les Anoméens reconnaissaient au seul Père la divinité, et les Nestoriens refusaient à Marie le titre de Mère de Dieu, dès lors que c'est d'un homme qu'elle avait enfanté, etc. Arguant de quelque nuance, ces courants se subdivisaient eux-mêmes. En plus de l'image qu'ils donnaient à s'excommunier les uns les autres, les chrétiens fragilisaient encore ce qui restait d'unité à l'empire.

Quant à l'Afrique, trois obédiences la divisaient : l'Église romaine, les Manichéens, dont on sait que le dualisme avait séduit Augustin durant neuf années de sa jeunesse, et les Donatistes. Estimant que l'Église romaine s'était déconsidérée en réintégrant ceux qui avaient flanché lors de la persécution de Dioclétien, Donat et ses partisans avaient fait sécession, se posant en purs et durs de la foi. Leur servaient à l'occasion de bras armé les circoncellions, un courant subversif prétendant lutter contre la misère endémique par exactions et pillages.

C'est dans ce monde-là qu'Augustin, prêtre puis évêque d'Hippone, aujourd'hui Annaba, exercerait son ministère. On ne

voit que trop pourquoi, en plus de tant d'autres tâches, il devra assurer celle, dit Goulven Madec, de « théologien de service ».

« TON AUJOURD'HUI, C'EST L'ÉTERNITÉ »

Augustin avait cinquante-six ans quand la nouvelle tomba : Rome envahie par Alaric et ses Wisigoths, des chrétiens ariens. Trois jours durant, ils avaient tué, violé, pillé avant que de poursuivre leur route. Un désastre de plus, et cette fois, la fin d'un mythe.

Dans ce monde soudain désemparé, chacun réagit instinctivement. Pour Jérôme l'Illyrien, avec Rome l'univers s'écroule⁸. Pour les païens, ce sont là représailles des dieux, dont les chrétiens sont responsables. Ces derniers sont plutôt embarrassés. « Autour de moi, remarque Augustin, j'entends dire : 'Si encore il ne parlait pas de Rome ! Si seulement il ne prêchait pas là-dessus ! »⁹ Et ces réfugiés qui à peine débarqués s'inquiètent des prochains jeux !

8. Jérôme, *Lettres*, 127-128.

9. Augustin, *Serm.*, CV, 9.

On se doute qu'Augustin avait autrement réagi. Sur le moment, il lui avait bien fallu évoquer le désastre dans ses sermons, sans grand succès, on l'a vu. Mais pour lui, la question n'était pas là. Son long parcours spirituel - quatorze années d'errance avant le jardin de Milan - lui faisait désormais tout relativiser de ce monde. Emportés par le temps, les choses, les gens, les empires n'ont d'existence qu'éphémère, et même le souvenir qu'on en a. Il n'y a d'éternel que « l'aujourd'hui de Dieu »¹⁰. Et c'est cet aujourd'hui-là que l'amour de Dieu offre à chacun de vivre dès ici-bas en espérance.

10. Augustin, *Conf.*, XI, 13, 16.

Ainsi, tout homme venant en ce monde est citoyen de la terre et citoyen du ciel : à chacun de répondre à la grâce du mieux qu'il le peut. On reconnaît ici le thème des deux cités, autrement dit des deux citoyennetés : c'est le sens de *civitas*. Augustin l'avait en tête depuis plus de vingt-cinq ans, et c'est le désastre de 410 qui lui offrira l'occasion de le systématiser dans *La Cité de Dieu*. Vingt années encore, et le 24 août 430, Augustin s'éteindra dans Hippone assiégée par les Vandales, passant ainsi de l'éternité de Rome à l'éternité de Dieu.

Lucien JERPHAGNON